

## 1

Thomas Desroques regardait son père s'éloigner sur le quai, et un voile de tristesse ombra son visage : il prenait conscience que cet homme s'était envieilli pendant qu'il s'épanouissait. Lucien Desroques semblait jeune quand il encourageait son fils à partir pour le Nouveau Monde, à vivre l'aventure de sa génération ; maintenant, son pas était lent, las, vieux.

« Je reviendrai très vite, père, murmura Thomas. Et Laure et moi... »

Laure ! Elle avait promis de venir, et il scruta avec anxiété les environs. Le port de Bordeaux était calme en ce matin de mars. Les pêcheurs étaient sortis en mer depuis longtemps et quelques rares bateaux chargeaient des marchandises. Il lança un regard inquiet sur l'*Antarès*. Les hommes d'équipage s'affairaient... Le départ semblait imminent.

Et si le vicomte de Saint-Aignan, devinant les intentions de sa fille, l'avait empêchée de sortir ? En effet, depuis décembre, les jeunes gens se voyaient en cachette, car le père de Laure s'opposait à leur mariage pour des raisons politiques.

La Révolution avait séparé les deux familles et l'Empire n'avait guère amélioré leurs relations. Jeune diplômé de la faculté de médecine, Lucien Desroques était à la bataille d'Austerlitz. Il devint chirurgien-major de la Grande Armée et il resta fidèle jusqu'au bout à

l'Empereur. Les Saint-Aignan, eux, hostiles à Napoléon, faisaient partie de ces royalistes qui avaient permis au comte Lynch d'offrir les clefs de la ville de Bordeaux aux Anglais, le 12 mars 1814. Les Restaurations avaient apaisé leurs blessures, mais les événements de l'année 1848 les avaient rouvertes : le retour de la République avec, de surcroît, un Bonaparte comme président, était plus que ne pouvait supporter le vicomte ! À ses yeux, Thomas Desroques incarnait ce pouvoir, et il avait formellement interdit à sa fille de continuer à le fréquenter.

L'arrivée du pilote côtier tira le jeune homme de ses réflexions. Au lieu d'embarquer, il se mit à faire les cent pas sur le quai.

« Laure ! Laure ! »

Une voiture attelée arrivait au galop... Elle s'arrêta à la hauteur du navire. Une jeune fille en descendit à la hâte. Son regard croisa celui de Thomas, et ils se précipitèrent l'un vers l'autre.

« Vous avez pu venir ! Quel bonheur ! » s'exclama-t-il en lui prenant les mains.

Mais Laure leva vers lui un visage bouleversé.

« Thomas ! J'ai peur, j'ai tellement peur ! Ne partez pas. Je sais que vous ne reviendrez pas.

— Allons ! Il ne peut rien m'arriver ! Je pars seulement reconquérir la Louisiane ! »

Cette boutade la dérouta plus qu'elle ne la reconforta.

« Oui... Au fond, le refus de mon père n'est qu'un prétexte. Vous avez toujours eu soif d'aventure, et vous profitez de cette histoire d'or pour m'abandonner. »

À son tour, il fut déconcerté par sa réaction, et ce mot le blessa. Il ne l'abandonnait pas. Elle aurait dû comprendre qu'il n'avait pas d'autre choix puisqu'elle ne voulait pas s'enfuir avec lui. Quant à son père...

« Je pars chercher de l'or parce que je suis sûr qu'il ne refusera pas un gendre riche !

— L'argent ne compte pas dans notre milieu.

—Admettons..., répondit-il en esquissant un sourire, avant de poursuivre avec force : Mais l'or, c'est autre chose. C'est une quête. Je l'entreprends pour vous, rien que pour vous. Je veux que vous en soyez fière ! »

Elle lut dans l'éclat de ses yeux bleus qu'elle n'arriverait pas à le retenir. Élevé dans le souffle de l'épopée napoléonienne, il aspirait à découvrir d'autres peuples, d'autres mondes. Il lui en avait souvent parlé lors de leurs promenades à cheval, et elle l'avait parfois surpris sur la plage, immobile, le regard perdu sur l'horizon où la silhouette d'un trois-mâts se dessinait. Aujourd'hui, le Nouveau Monde lui offrait l'occasion qu'il attendait... Elle le fixait intensément : le visage de Thomas n'exprimait qu'amour, confiance et enthousiasme. Laure comprit qu'elle n'avait pas le droit de l'empêcher de partir. Elle caressa alors sa joue avec un pâle sourire approbatif.

«Je vous aime. Ne l'oubliez jamais, lui murmura-t-il, ému par son geste.

—Moi aussi, je vous aime», chuchota-t-elle.

Il appliqua ses lèvres avec douceur sur ses mains, puis releva la tête. Devant ses traits décomposés, il s'endurcit et il l'étreignit étroitement pour l'embrasser.

Quelques sifflements, des rires jaillirent du pont. La voix gouailleuse d'un marin s'éleva :

«Hé, les amoureux ! Faut embarquer ! Ou ce s'rait-il que l'amour vous fait marcher sur les eaux ? »

Les rires redoublèrent. Thomas s'arracha des bras d'une Laure rougissante et il courut vers la passerelle. L'ancre levée, le trois-mâts commença à s'écarter lentement du quai. Appuyé au bastingage, il ne la perdait pas du regard.

«Je reviendrai, Laure ! Je vous le jure ! »

Elle promit de l'attendre. Seuls le vent et la vague l'entendirent... Le vaisseau tournait, faisait face à l'océan. Thomas se précipita vers la poupe : Laure devenait une silhouette de plus en plus petite, frêle et solitaire. Soudain,

une brusque rafale souleva les pans de son manteau à capuchon. Thomas eut l'impression qu'elle allait voler vers lui. Il tendit la main... mais la jeune fille s'emmitoufla frileusement.

Les regards de Thomas restaient attachés sur les côtes d'Aquitaine tandis que le jusant entraînait le navire au large. Les vagues lui apportaient le souvenir des êtres loin desquels elles le poussaient. Laure... son père... ses sœurs qui lui avaient prodigué la tendresse féminine dont il aurait pu être sevré après la mort prématurée de sa mère. Il lui semblait qu'en quittant ces rivages où elle reposait, c'était lui maintenant qui l'abandonnait.

Indifférent aux sentiments du jeune homme, poussé par un vent favorable, l'*Antarès* se retrouva bientôt en pleine mer. Le ciel était gris, il faisait froid, et tout semblait sombre aux yeux de Thomas. Il avait toujours devant lui l'image de Laure abandonnée sur le quai où son père s'était éloigné, courbé par le poids de la solitude. L'océan qui l'entourait ne lui apportait aucun réconfort : il lui semblait dangereux, hostile, traître. Il restait pourtant sur le tillac et peu à peu la compagnie des passagers qui préféraient, eux aussi, le froid à l'exiguïté de leurs cabines le tira de sa mélancolie.

Ces passagers étaient d'un ordre assez particulier, et Thomas n'avait guère manifesté d'enthousiasme quand son père lui avait fait part des dispositions qu'il avait prises. En effet, si Lucien Desroques avait approuvé le dessein de son fils, il ne voulait pas que le jeune homme voyageât seul. Quand le capitaine de l'*Antarès* lui avait appris qu'il devait conduire à Baltimore des jésuites dont certains se rendraient ensuite jusqu'à Saint-Louis, il avait écrit à leur supérieur pour que Thomas puisse faire route avec eux jusque-là.

Même si Lucien Desroques avait préféré confier l'éducation de son fils à des laïques, il n'était pas un libre-penseur à l'instar de ses confrères. Comme Pie VII

l'avait fait en relevant Laennec agenouillé devant lui, le pape aurait pu lui dire : « *Medicus pius, res miranda*<sup>1</sup> ! »

Et Thomas vivait sa foi avec conviction mais sans fanatisme, mouvement de l'âme qu'il redoutait chez ces futurs missionnaires. Ses lectures lui avaient appris à se méfier des jésuites et de leurs méthodes pour obtenir des conversions, mais il fut agréablement surpris par ses compagnons. Comme lui, ils étaient jeunes, enthousiastes et tolérants. Animés par une égale ardeur, même si leur quête n'était pas la même, ils passaient des heures à discuter de la théorie de Rousseau, à évoquer Chateaubriand, à faire mille suppositions sur cette terre inconnue qui les attendait.

Enfin, après une traversée de quarante-trois jours, l'*Antarès* amarra au quai du port de Baltimore. Ce premier spectacle du Nouveau Monde déçut Thomas. Certes, la métropole était agréable, mais ses maisons et ses églises, ses habitants et leurs mœurs ressemblaient à ceux des villes européennes. Thomas avait hâte de voir les rives du Meschacebé et les paysages extraordinaires dont il avait lu les descriptions dans *Atala*. Aussi pressa-t-il les jésuites qui devaient poursuivre le voyage avec lui et, deux jours plus tard, ils prenaient place à bord d'une diligence.

Au-delà des monts Alleghanys, progressant toujours vers l'ouest, le pays commença à ressembler à son rêve quand il découvrit la somptuosité du Kentucky, la majesté du Mississippi.

À Saint-Louis, le père de Smet, qui venait d'être nommé par ses supérieurs vice-provincial et procureur général du Missouri, était absent. Mais il avait organisé le voyage du jeune homme avec des amis qui s'apprêtaient à remonter le Missouri.

Le fleuve coulait lentement au milieu de la prairie, et Thomas ne se lassait pas de la contempler, envahi par une véritable fascination pour cette immensité qui

---

1. « Un médecin pieux, chose admirable ! »

l'entourait : la voûte céleste semblait libre de tout horizon ; les hautes herbes ondulaient à l'infini ; des troupeaux de bisons fendaient les eaux du fleuve dans un grondement. Et la terre et le ciel et les animaux dégageaient une impression de puissance, de beauté et de pureté originelles.

Tel n'était pas le cas d'Independence où Thomas débarqua, maintenant seul. Seul et surtout étranger. Étranger à ce qu'il voyait, à ce qu'il entendait.

La petite ville avait perdu sa tranquillité depuis que les fermiers, poussés par les crises agricoles et de terribles épidémies, avaient commencé à fuir vers l'ouest où les terres étaient distribuées gratuitement. Mais, quand en 1848, la nouvelle se répandit qu'un certain James Marshall avait découvert de l'or en Californie du Nord, Independence se transforma alors en une véritable foire : tentes, bêtes de trait, chevaux, armes, whisky étaient vendus ou échangés contre des armoires, des horloges et des fourneaux que les familles ne pouvaient pas charger sur leurs chariots. Les *general stores* et les saloons ne désemplissaient pas, et le vacarme était à la mesure de l'agitation. Affolant encore davantage les bêtes, des coups de feu éclataient un peu partout car les paysans, qui n'avaient jamais possédé une arme, essayaient avec fierté leur fusil ou leurs pistolets en tirant en l'air.

Thomas ne s'attendait pas à un tel spectacle et il était complètement perdu. Il espérait autre chose de l'Amérique que cet exode vers un Ouest fabuleux, provoqué plus par la pauvreté que par le goût de l'aventure.

Pourtant, peu à peu, en déambulant à travers les rues, la fièvre des pionniers s'empara de lui. Il se rendit compte qu'il assistait à un événement unique dans l'histoire des États-Unis. Et l'Histoire ne se soucie guère de ses obscurs participants. Elle ne retient que le souffle qui a animé un peuple. Son père lui avait assez parlé de tous ces soldats qui étaient restés dans l'ombre, mais qui avaient créé la légende impériale. Alors, il ne voyagerait certes pas avec

des « René », mais il vivrait une aventure exceptionnelle. Et puis, il n'allait pas abandonner si près du but : il ne lui restait, après tout, qu'un peu plus de trois mille kilomètres à parcourir !

Bien décidé à partir avec un convoi, Thomas essaya de se renseigner sur les conditions du voyage. Quelques femmes, plus obligeantes, l'auraient bien aidé si elles l'avaient compris. Le français était la langue de la diplomatie, des arts et des lettres... pas des paysans du Middle West, venus pour la plupart de Grande-Bretagne et d'Irlande.

Thomas ne se découragea pas et il se dit que la première chose à faire était d'acheter un cheval. Lui, au moins, le comprendrait ! Il se dirigeait vers un corral quand une voix masculine le héla :

« Hé ! le Français ! »

Étonné d'être ainsi interpellé en français, il avisa un homme qui l'observait sans vergogne, appuyé près de l'entrée d'un saloon.

« Moi ? demanda-t-il, en se désignant.

— Oui, toi. Tu vois un autre *Frenchy* dans le coin ? »  
répondit l'individu en riant.

Thomas le rejoignit en se demandant ce qu'il pouvait lui vouloir.

« T'as quel âge ?

— Vingt-quatre ans.

— Célibataire ?

— Oui.

— Tu sais monter à cheval et tirer ?

— Monter à cheval et chasser, oui. Ce sont même les seules choses que je sache faire, répliqua Thomas en souriant.

— Et tu veux aller dans l'Ouest ?

— Oui.

— Alors, viens. J'ai peut-être un job pour toi. »

L'homme l'entraîna dans le saloon où ils s'installèrent à une table. Une jeune femme leur apporta deux petits

verres remplis d'un breuvage brun doré pendant qu'il se présentait comme le capitaine d'un convoi à la recherche d'hommes pour l'aider. Encadrer les chariots, surveiller les bêtes et chasser semblaient effectivement convenir à Thomas, mais un autre aspect du « job » lui plaisait moins.

« Maintenir l'ordre est plus difficile, mais j'ai trouvé de bons tireurs.

— Parce qu'on peut avoir à tirer ?

— C'est rare, mais cela arrive. Il faut, en tout cas, que l'autre sente que tu ne bluffes pas : tu tires s'il n'obéit pas. »

À l'écouter, tuer un être humain ne présentait aucune difficulté. Thomas allait décliner son offre quand il lui rappela qu'il avait déjà engagé ces justiciers de l'Ouest.

« Un bon capitaine doit savoir bien choisir ses adjoints et je ne t'ai pas repéré pour cela.

— Pour quoi alors ? demanda Thomas avec une certaine dérision.

— Je ne sais pas ! s'esclaffa l'autre. Je crois que c'est seulement parce que tu parles français. »

Thomas sourit, et l'homme poursuivit en lui tendant la main :

« J'ai perdu les bonnes manières françaises. René. René Beaumont. »

En riant à son tour, Thomas lui serra la main et déclina son nom.

« Alors, tope là ?

— Tope là ! »

Pour sceller leur accord, René leva son verre qu'il avala d'une seule traite.

« Tu ne bois pas ?

— Si. »

Et, joignant le geste à la parole, il avala une gorgée et fit une grimace.

Cet alcool n'était pas plus fort que le cognac ou l'armagnac, mais il sentait la punaise !

« Je ne sais pas comment tu t'imagines l'Ouest, petit, mais c'est, avant tout, ça, dit-il en montrant son verre de whisky. Et ça. »